

AVIGNON 07 OCT. > 22 DÉC. 2023

CE QUE DISENT LES PLANTES EXPOSITION



DONATIEN AUBERT, LES JARDINS CYBERNÉTIQUES, 2020

DOSSIER DE PRESSE



LE GRENIER À SEL
ART & INNOVATION



Benjamin Just, Forêt résiliente, 2021 © Benjamin Just

EXPOSITION

CE QUE DISENT LES PLANTES

07 OCTOBRE - 22 DÉCEMBRE 2023

A l'automne 2023, le Grenier à sel s'associe à la célébration nationale du bicentenaire de la naissance du naturaliste Jean-Henri Fabre avec une exposition qui fera dialoguer créations contemporaines, herbiers anciens et ouvrages scientifiques.

Avec :

Donatien AUBERT
Karl BLOSSFELDT
Betty BUI
Miguel CHEVALIER
Thierry COHEN
Jean COMANDON
Valère COSTES

Jean-Henri FABRE
Jérémy GRIFFAUD
Fabrice HYBER
Benjamin JUST
Laurent PERNOT
Sabrina RATTÉ
Max REICHMANN
aurèce vettier

Commissariat : Véronique Baton

CE QUE DISENT LES PLANTES
DU 07 OCTOBRE AU 22 DÉCEMBRE 2023

AU GRENIER À SEL - AVIGNON
Ouverture du mercredi au samedi de 14h à 18h

ENTRÉE LIBRE
LEGRENIERASEL-AVIGNON.FR

CONTACT PRESSE

Pascal Scuotto

Tél : +33(0)6 11 13 64 48

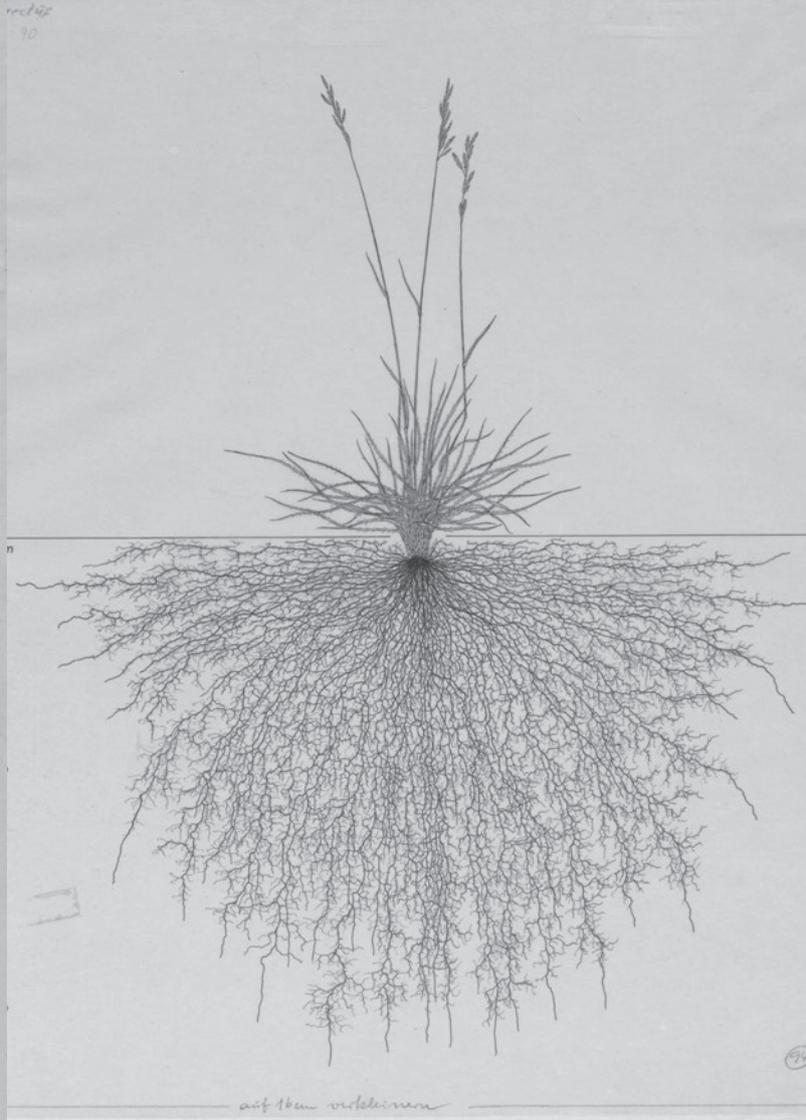
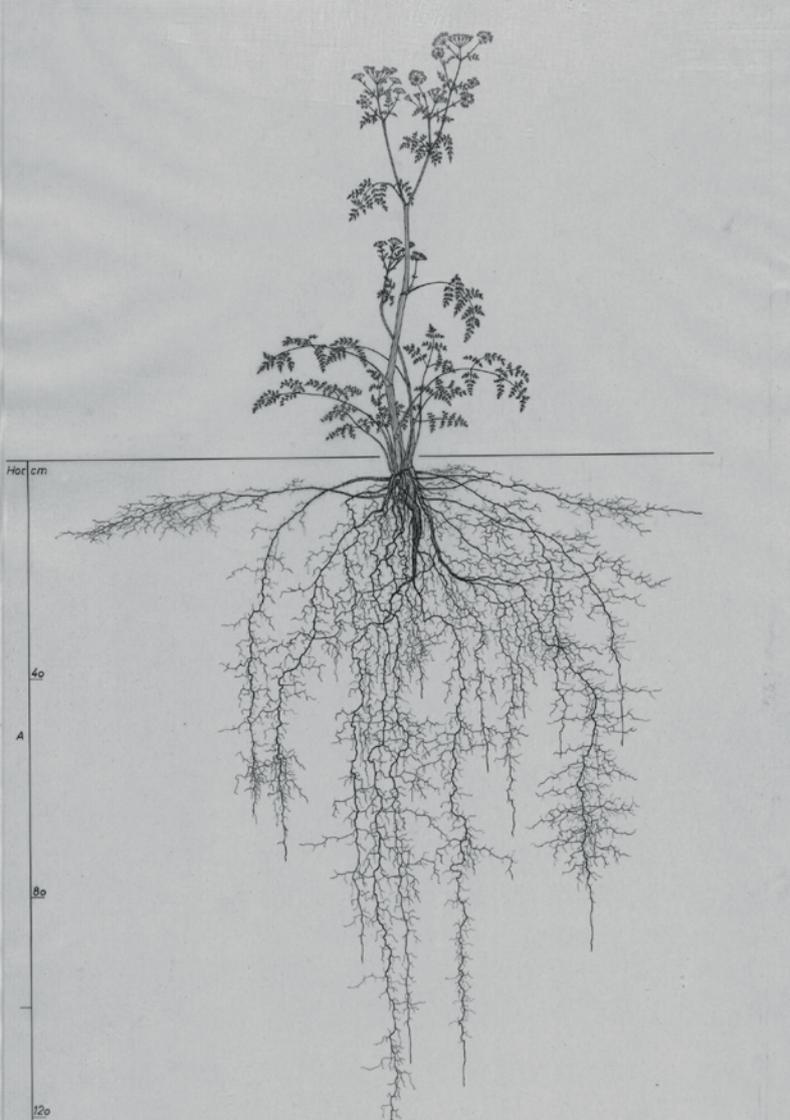
pascal.scuotto@gmail.com

VISITE PRESSE

Vendredi 6 octobre à 14h30

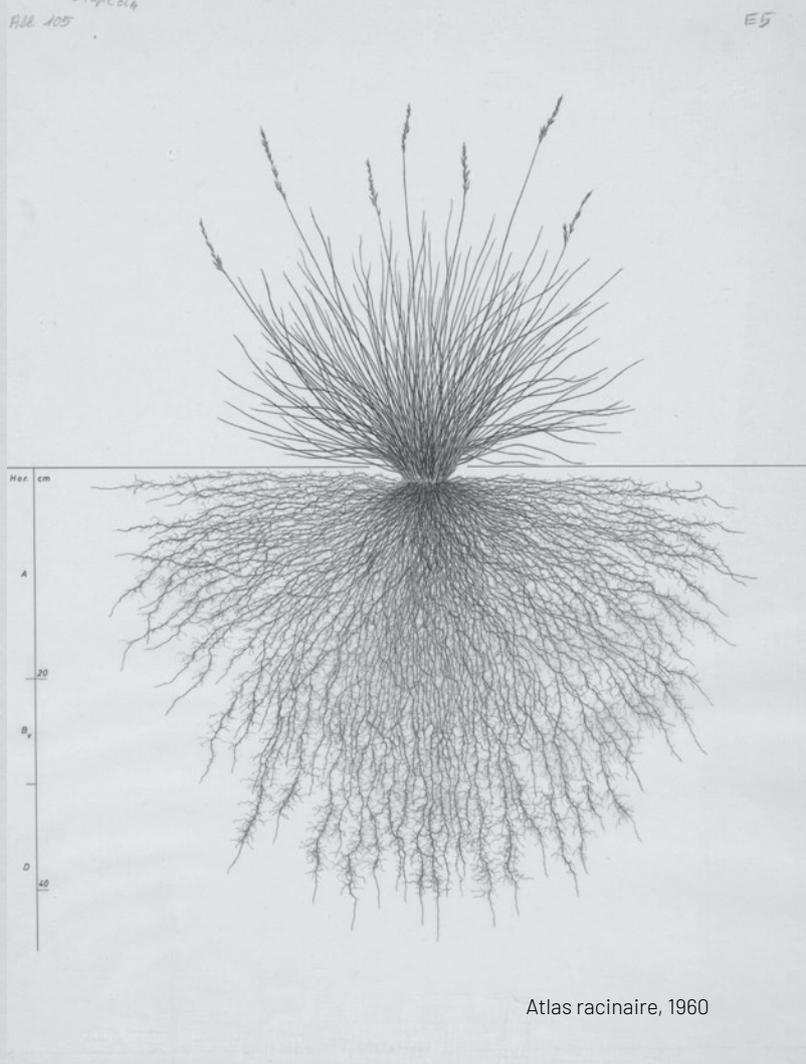
Production : Fonds de dotation EDIS

Mécénat : CBA, Régis Roquette



Taraxacum officinale
 = *officinale*
 Pl. 105

E5

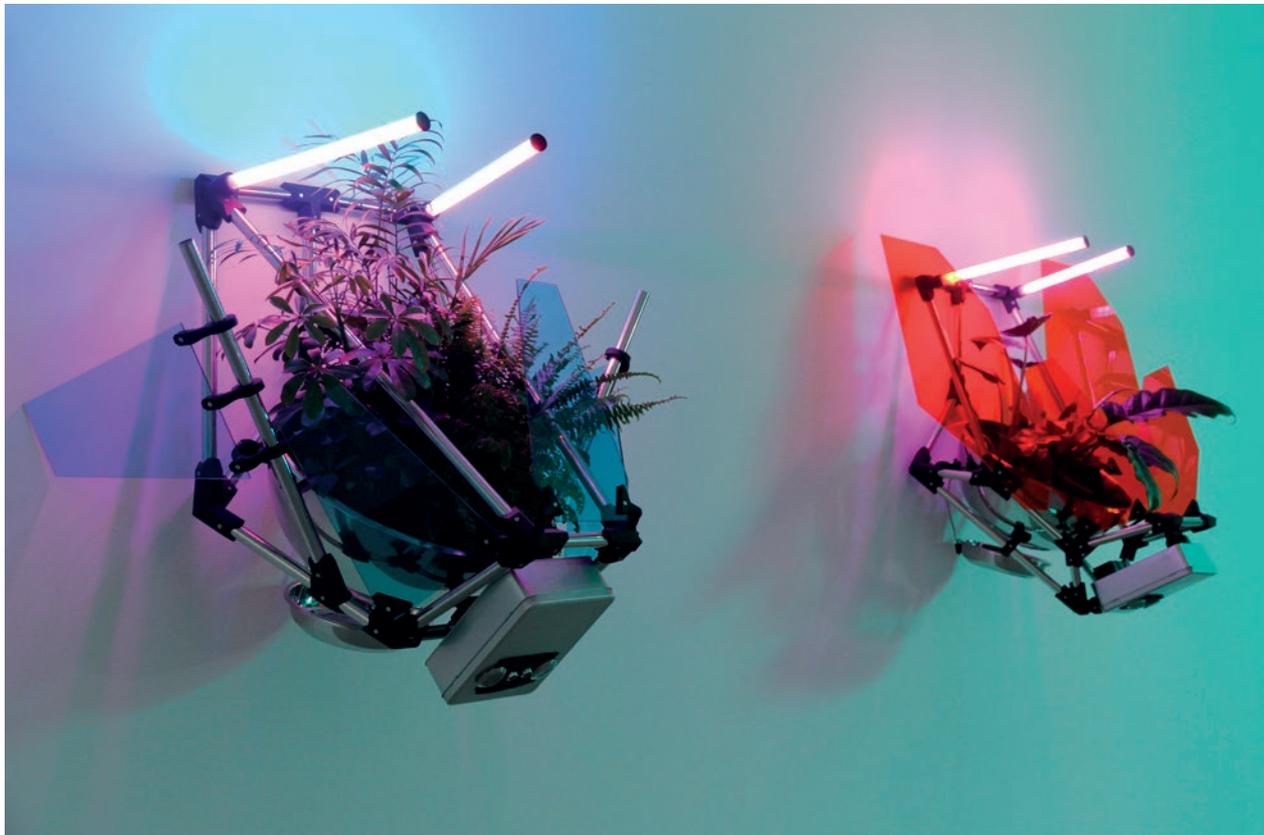


REPENSER NOTRE RELATION AU VIVANT

Que nous disent les plantes, qu'inspirent-elles aux artistes, à l'heure des bouleversements climatiques, des grands défis de l'agriculture et d'une nature de plus en virtuelle ou artificielle qui nous enjoint de repenser notre relation fondamentale avec elle ?

12 artistes sont ainsi conviés à livrer leur regard sur le végétal. Entre éloge de la beauté, célébration de la vie, ou volonté de préserver la biodiversité face à l'altération des écosystèmes, « Ce que disent les plantes » propose de s'immiscer au cœur d'une société non-humaine et de s'ouvrir à la diversité des approches artistiques. Portant un éclairage sensible sur les préoccupations actuelles, elles invitent toutes à se délester d'une vision anthropocentrique séculaire et à se reconnecter avec la nature.

Au total, près d'une vingtaine d'œuvres dessinent un parcours autour de trois thèmes entremêlés - célébrer, conserver, recréer - et au travers de supports variés où l'intelligence artificielle fait une entrée remarquée : dessins, projections vidéo, films, sculptures, peintures algorithimiques, installations génératives et interactives, animation en réalité virtuelle... Opérant un saut dans le temps, depuis les herbiers scientifiques du XIX^{ème} siècle aux collectes numériques des artistes d'aujourd'hui, ces créations rendent au vivant et au végétal sa part de trouble et d'essentiel.



Les jardins cybernétiques, Donatien Aubert, 2021 © Donatien Aubert



Thierry Cohen, Carbon Catchers, 2018 © Thierry Cohen



Valère Costes, ESA (Extrapolation for Space Agriculture), 2021-2022 © Valère Costes



aurèce vettier, areal.collect (128) AV-2021-U-143, 2021 © aurèce vettier

CÉLÉBRER, CONSERVER, CRÉER

Nous avons beaucoup à apprendre des plantes. Il en est ainsi des « Herbiers cinématographiques » qui surgissent dans les années 1920 (Jean Comandon, *La croissance des plantes*) comme une véritable révélation, dévoilant à l'écran une vie insoupçonnée, ouvrant peu à peu le regard des hommes à l'intelligence et à l'agentivité des plantes.

D'objet utilitaire ou décoratif, le statut des plantes évolue ainsi vers celui d'être vivant à part entière. C'est ce que semble évoquer la fascinante vidéo de Betty Bui (*Respirations*). Les plantes donnent vie à la terre, fabriquent l'atmosphère qui nous enveloppe, et c'est précisément ce rapport élémentaire et indispensable qu'entretient l'espèce humaine avec les milieux naturels que la modernité technoscientifique a bouleversé. *Les jardins cybernétiques* de Donatien Aubert en dressent le constat sous la forme de chrysalides de métal hébergeant des végétaux comme dans un scénario de science-fiction, tandis que Sabrina Ratté nous plonge dans un futur spéculatif, où des échantillons d'espèces végétales disparues sont préservés et exposés dans une salle d'archives virtuelles (*Floralia*).

Les œuvres montrent de potentielles disparitions. Elles expriment tout autant la puissance du vivant, son aptitude à se régénérer si on en prend soin. *La Forêt résiliente* de Benjamin Just, impressionnante installation de sculptures en bois interactive et en vie malgré la déforestation mondiale, la forêt primaire de Thierry Cohen (*Carbon catchers*), scintillant et mystérieux monde d'avant d'une extraordinaire biodiversité ou encore la nature psychédélique et en réalité virtuelle de Jérémy Griffaud nous interpellent. La nature est, plus que jamais, un patrimoine à préserver pour les générations futures.

Les plantes nous ramènent à l'essentiel et à la fondamentale beauté du règne végétal qui se décline à travers des œuvres d'une grande force visuelle. Dans sa dernière création (*Méta-Nature IA*), Miguel Chevalier a mis à contribution l'IA de Midjourney pour déployer à l'infini et dans un foisonnement de couleurs et de formes, une arborescence monumentale où chaque plante naît aléatoirement, s'épanouit et meurt en fonction de son code morphogénétique. Fabrice Hyber nous parle de la Vallée où il a grandi et semé avec son père depuis près de quarante ans quelques 300 000 graines d'arbres, transformant ainsi progressivement les champs en forêt et le paysage en œuvre (*La Vallée, ép.1*).

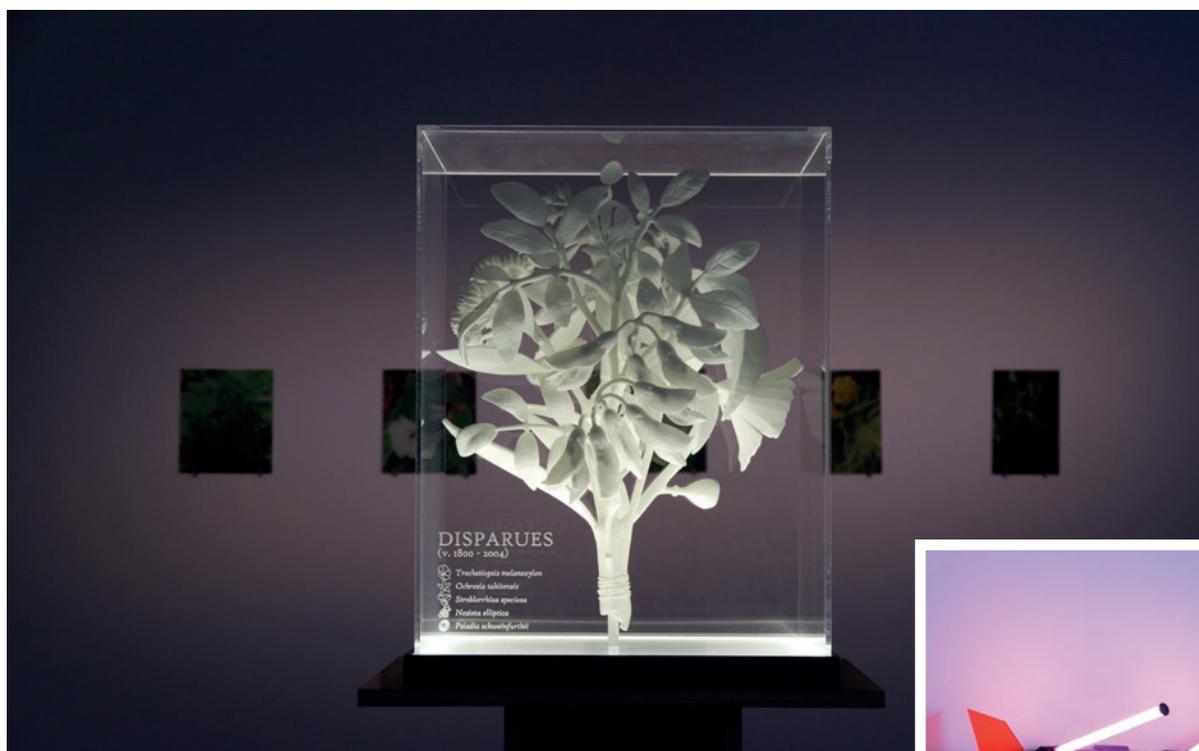
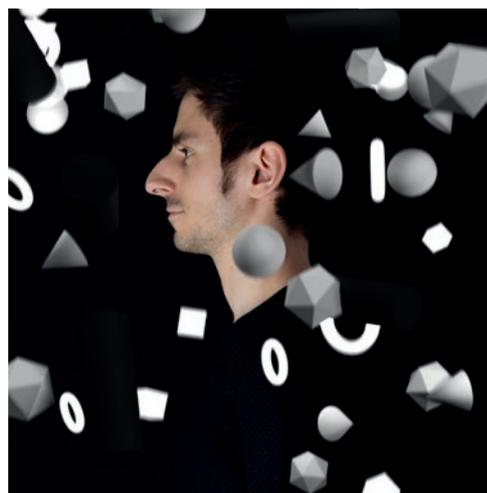
À la croisée de l'art et de la botanique, une série de dessins issus d'un recueil exceptionnel (*Atlas racinaire*) restitue l'immense génie souterrain de la nature. Cette collection unique en son genre de quelques 1000 plantes dessinées, ainsi que l'herbier d'Aurèce Vettier, inventaire de plantes rêvées par une intelligence artificielle mais façonnées par la main de l'artiste peintre et sculpteur, disent la permanence de notre émerveillement face aux plantes.

Enfin, les plantes que Valère Costes a fait pousser dans le cadre d'un programme du CNES (Centre National d'Etudes Spatiales) destiné à permettre aux équipages de pouvoir subvenir à leurs besoins dans l'espace, ouvrent sur des perspectives inquiétantes. Face aux enjeux de la production alimentaire, le futur de l'agriculture serait-il dans l'espace ?

DONATIEN AUBERT

NÉ EN 1990. VIT ET TRAVAILLE À PARIS

Donatien Aubert est artiste, chercheur et auteur, diplômé de l'École Nationale Supérieure d'Arts de Paris-Cergy et de la Faculté des Lettres de Sorbonne Université (doctorat en littérature comparée). Il développe un travail à la fois plastique et théorique visant à problématiser les mutations anthropologiques contemporaines. C'est ainsi qu'il analyse depuis plusieurs années les transitions culturelles provoquées par les développements technologiques d'aujourd'hui, s'intéressant particulièrement au rôle qu'a joué la cybernétique dans la naissance des cultures numériques, interrogeant la représentation qu'elle propose du genre humain et de sa potentielle obsolescence. Sa pratique artistique est hybride et étroitement liée aux collaborations qu'il mène avec de nombreux chercheurs (patrimoniaux, scientifiques, médicaux), de la vidéo à l'installation interactive, de l'expériences de réalité virtuelle à la sculpture dont la fabrication est assistée par ordinateur.

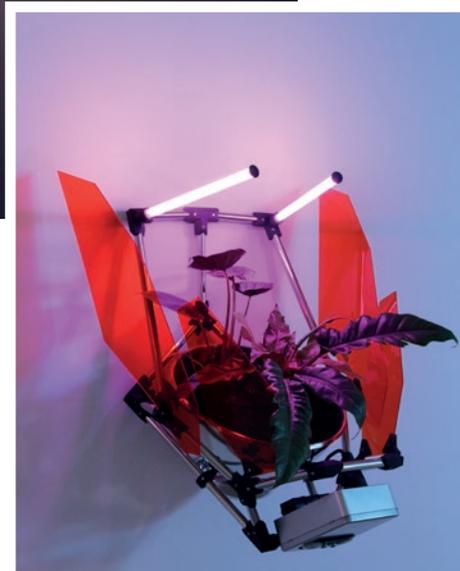


Disparues (bouquet), 2020 - Photo ©Donatien Aubert

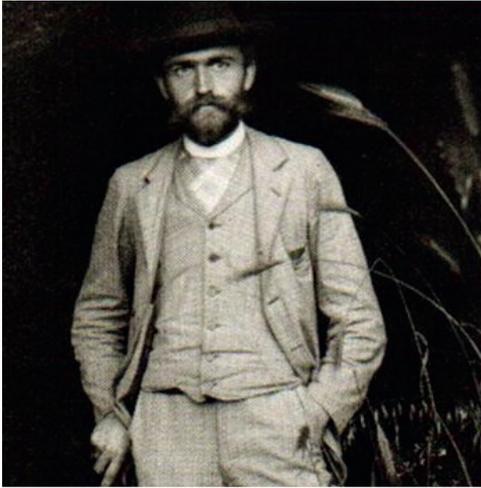
Les trois œuvres présentées dans l'exposition participent d'un projet global intitulé « Les Jardins cybernétiques » qui aborde la question du bouleversement du rapport entre l'espèce humaine et les milieux naturels sous l'effet de la modernité technoscientifique. Ce projet donne à voir comment nos représentations mentales du vivant ont été transformées par la dissémination des technologies numériques dans l'environnement et comment celles-ci en retour, contribuent à le remodeler.

Deux élégantes **Chrysalides** de métal et de plexiglas, hébergeant des végétaux et diffusant des sons de milieux naturels sont perturbées par une trame électronique à l'approche des visiteurs. Le désordre sonore, d'abord dissonant et angoissant, devient harmonique lorsque le visiteur se tient à distance. Accrochées à flanc de paroi, ces créatures mi-organiques, mi-technologiques font écho à la construction de fermes verticales dans les espaces urbains. Elles soulignent également le rôle croissant de l'informatique dans la régulation environnementale.

Disparues (bouquet) et **Disparues (tirages photographiques)** abordent la question de l'extinction de masse qui touche le règne végétal. Près de 600 espèces de végétaux se sont éteintes sur Terre depuis l'avènement de la révolution industrielle. En référence à ces pertes, l'artiste présente un bouquet façonné en impression 3D ainsi que des tirages imprimés sur verre d'espèces végétales disparues.



Chrysalide n°2, 2020 - Photo ©Donatien Aubert

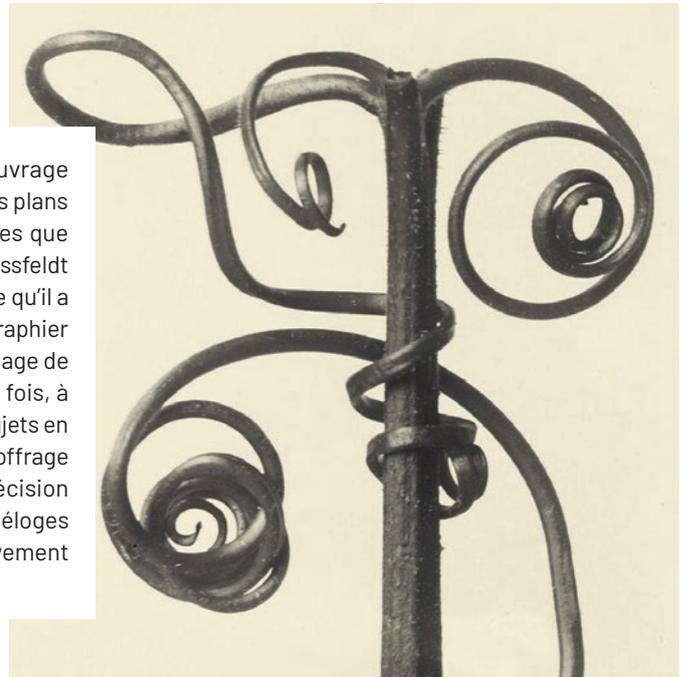


KARL BLOSSFELDT

(1865, SCHIELO - 1932, BERLIN, ALLEMAGNE)

Actif au cours de la première moitié du XX^{ème} siècle, Karl Blossfeldt doit sa notoriété à des photographies en noir et blanc de végétaux ciselés en gros plans. Le végétal trame toute sa vie, d'abord comme apprentis-sculpteur dans une fonderie où se fabriquent des grilles et des portes ornées à profusion de motifs végétaux, puis à l'École du Musée des Arts Décoratifs de Berlin où il constitue avec son professeur des portfolios de plantes destinés à renouveler l'enseignement du dessin. Entre 1890 et 1897, il part herboriser et dessiner la nature autour de la Méditerranée avant de réintégrer l'École du Musée des Arts décoratifs en tant que professeur jusqu'à la fin de sa vie. C'est au cours de cette période, qu'il constitue des archives de milliers de photographies de plantes qu'il propose comme modèles pour ses étudiants. Les images de Karl Blossfeldt ont fasciné nombres d'artistes et son regard a influencé toute une génération de photographes modernistes.

La plupart des clichés exposés proviennent de son premier ouvrage « **Les formes originelles de l'art** » publié en 1928 et composé de gros plans végétaux révélant à l'époque des détails et des textures de plantes que personne n'avait jamais vu auparavant. Totalement autodidacte, Blossfeldt a réalisé nombre de ces photos avec une chambre photographique qu'il a probablement construite lui-même et adaptée pour pouvoir photographier la surface des plantes avec un grossissement sans précédent. L'image de la plante était en effet agrandie systématiquement entre 12 et 45 fois, à partir du négatif pris à l'échelle 1/1. Comme il fallait immobiliser les sujets en raison d'un temps de pose particulièrement long, il s'est servi d'un coffrage en vitres placé autour de l'objet à photographier. La clarté et la précision des formes, le cadrage ainsi que la force des détails lui valurent les éloges des surréalistes et des tenants de la « Nouvelle objectivité », mouvement créé dans les années 20 auquel on l'a souvent associé.



BETTY BUI

NÉE EN 1967. VIT ET TRAVAILLE EN BOURGOGNE

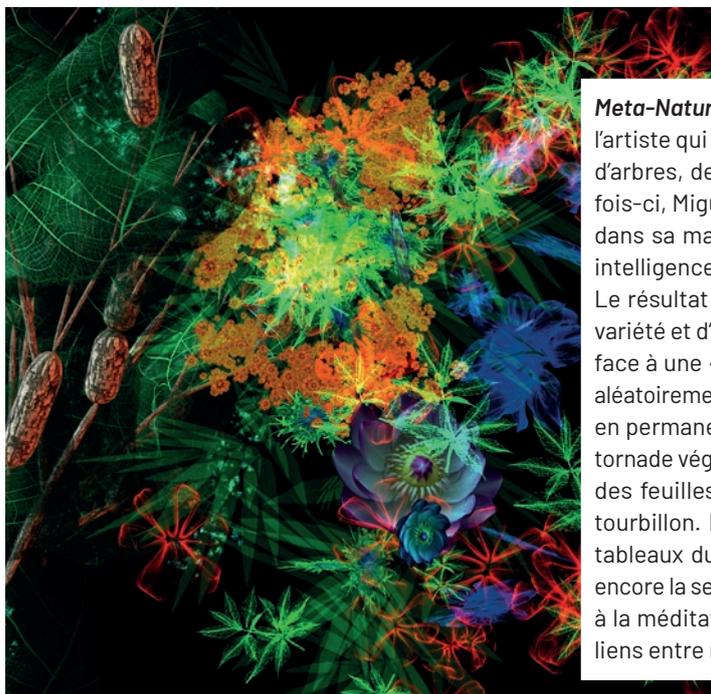
Le travail de Betty Bui interroge simultanément plusieurs espaces : l'espace physique de l'architecture et l'espace immatériel du motif et de l'image. Ses sculptures ou, plus précisément, ses « constructions » avec leurs motifs empruntés à l'architecture et à la nature remettent en question nos habitudes perceptives. Elle renverse les rapports d'échelle, multiplie ou efface les points de fuite, brouille les limites entre l'intérieur et l'extérieur, le privé et le public. Betty Bui s'intéresse tout particulièrement aux liens pouvant se tisser entre les objets qu'elle construit et les lieux qu'elle investit, que ce soit leur histoire, leur fonction, ou les gens qui y résident et y circulent. L'analyse systématique du contexte constitue le support conceptuel de chaque intervention. Du parc du château de Chamarande à celui du Château d'Avignon, de la Nuit blanche à Paris au Frac de l'Île de la Réunion, ses créations sont souvent à expérimenter et à vivre, jouant parfois sur une association de mots, dialoguant avec le site et toujours interrogeant notre rapport individuel et collectif à l'espace.



MIGUEL CHEVALIER

NÉ EN 1959 À MEXICO. VIT ET TRAVAILLE À PARIS

Reconnu comme l'un des pionniers de l'art virtuel et numérique, Miguel Chevalier utilise depuis 1978 l'outil informatique dans le champ des arts plastiques. Son œuvre s'inscrit dans la continuité des mouvements artistiques du XXe siècle, tels que l'art cinétique, l'art optique ou l'abstraction géométrique, une histoire de l'art dont il reformule les données essentielles en détournant les logiques induites par l'ordinateur comme l'hybridation, la générativité ou l'interactivité. Le thème de la nature et sa relation hybride avec la technologie reste emblématique du travail de l'artiste qui a donné corps à de nombreuses plantes virtuelles à commencer par le monumental *Herbarius 2059*, avatar numérique des traditionnels herbiers. Le fragment végétal arborescent constitue l'ornement par excellence de ses installations virtuelles et immersives, souvent projetées à grande échelle dans un rapport in situ à l'architecture des lieux qu'il investit. Qu'elles soient monumentales ou à petite échelle, les créations de Miguel Chevalier faites de pixels, de flux et de géométrie algorithmique place le regard face à l'infini numérique comme nouveau champ possible pour la peinture.



Meta-Nature IA s'inscrit dans le prolongement des créations monumentales de l'artiste qui s'appuient sur une base de données composée de différentes espèces d'arbres, de feuilles et de fleurs, en 2D et 3D, réalistes ou abstraites. Mais cette fois-ci, Miguel Chevalier, toujours à l'affût des dernières technologies, a introduit dans sa matrice des images de fleurs et de feuilles créées par Midjourney, une intelligence artificielle capable de générer des représentations à partir de textes. Le résultat est étonnant. Un luxurieux jardin de plantes virtuelles, d'une grande variété et d'une beauté plastique saisissante s'étend sous nos yeux. Nous sommes face à une « nature à l'œuvre » dotée d'une vie artificielle où chaque espèce naît aléatoirement, s'épanouit, puis disparaît. Le jardin se renouvelle et se métamorphose en permanence : arbres, feuillages et fleurs s'entremêlent dans une mystérieuse tornade végétale, des essaims de pollinisation florale apparaissent et se répandent, des feuilles géantes et lumineuses volent avant d'être emportées dans un tourbillon. Les références historiques ne sont pas loin non plus : la jungle des tableaux du Douanier Rousseau, l'univers merveilleux et fertile d'Arcimboldo ou encore la sensibilité cosmique de Monet se nichent au cœur de cette nature propice à la méditation. Sans doute faut-il y voir une manière de penser le monde et les liens entre nature et artifice, le rappel d'une biodiversité à préserver.

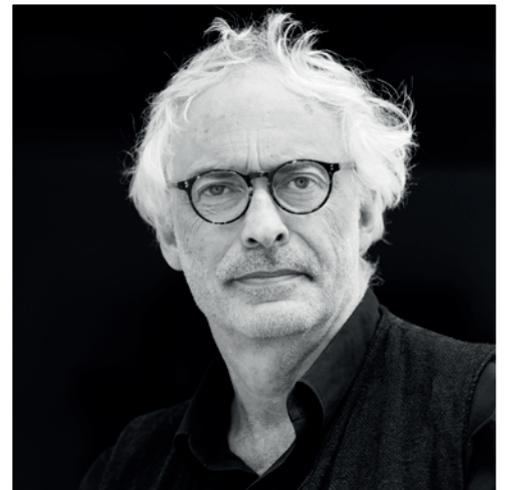


Carbon catcher #20, 2018 - Photo © Thierry Cohen

THIERRY COHEN

NÉ EN 1963. VIT ET TRAVAILLE À PARIS

Thierry Cohen est photographe depuis 1985. Autodidacte il a été un des premiers photographes à s'intéresser, dès 1987, aux technologies numériques appliquées à l'image fixe. En 2008, avec la série visionnaire *Binary Kids*, il s'interroge sur l'avenir des générations futures confrontées aux réseaux et technologies numériques, à la fois origines et conséquences de la croissance. Depuis 2010, entre mégapoles et déserts, il travaille à la réalisation de *Villes éteintes* pour redonner à voir les étoiles dans les villes et sensibiliser le public à la problématique de la pollution lumineuse, conséquence de l'activité humaine. Plus récemment, *Carbon Catcher*, série en cours de réalisation, interroge la relation de l'homme à son habitat et le rôle des forêts en tant que puits de carbone indispensables pour enrayer le réchauffement de notre planète. Le travail artistique de Thierry Cohen est présent dans de nombreuses collections publiques et privées, en France et à l'étranger.



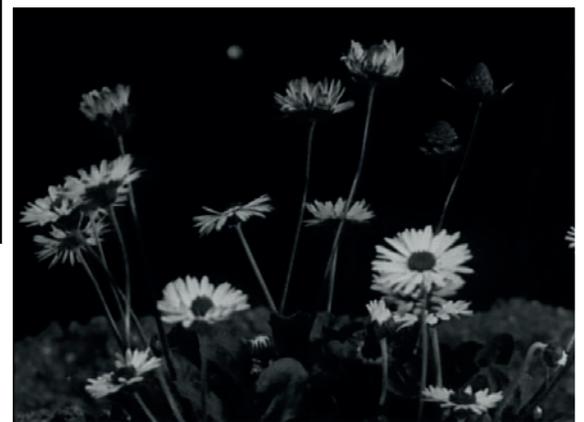
Carbon Catcher #20 fait partie de la série éponyme qui montre différentes représentations de forêts sous les étoiles. Ici, nous sommes au cœur de la forêt Bialowieza en Pologne, considérée comme l'une des dernières forêts primaires d'Europe. Protégée au titre du patrimoine mondial de l'UNESCO et pourtant menacée régulièrement d'abattage, elle constitue une incroyable réserve en biosphère. On connaît le rôle protecteur et essentiel des forêts dans l'équilibre naturel. En absorbant le CO² contenu dans l'air, en stockant le carbone dans le bois, les racines et le sol et en produisant de l'oxygène, elles renforcent la résilience des paysages. C'est ce que rappelle cette photographie dont le titre *Carbon Catcher* (Attrape-carbone) est une évocation des « attrapes-rêves », ces petits objets utilisés dans les sociétés amérindiennes pour capturer les mauvais songes envoyés par les esprits et ainsi protéger les dormeurs. Imaginons alors que les sombres menaces pesant sur la forêt soient absorbées l'espace d'une nuit, une nuit dont le ciel étoilé exceptionnel serait tout autant à préserver de la pollution lumineuse qui tend à le faire disparaître. Pour réaliser ce cliché, Thierry Cohen a superposé deux images prises séparément de la forêt et du ciel. Grâce à la technologie numérique, il les a ensuite subtilement entrelacées pour laisser apparaître, comme par magie, le caractère enchanteur et essentiel de ce paysage sylvestre.



JEAN COMANDON

(1877 JARNAC -1970, SÈVRES)

Jean Comandon est considéré comme un des pionniers du cinéma scientifique. Au début du XXe siècle, alors jeune médecin, il met sa passion pour le cinéma naissant au service de multiples domaines scientifiques. Il est ainsi précurseur dans l'utilisation de l'outil cinématographique pour des observations physiologiques et éthologiques. Il filme d'abord des bactéries de la syphilis grâce à des caméras couplées à des microscope et en révèle le mode de déplacement. Cet esprit insatiable pousse ensuite son exploration jusqu'aux domaines de la botanique avec l'étude minutieuse et inédite de la croissance des plantes. Il crée en 1908 le service de cinématographie scientifique au sein de la société Pathé Frères et, en 1926, il prend la direction du Laboratoire de biologie et de cinématographie scientifique, fondé par le mécène Albert Kahn. Il collabore également pendant plus de trente ans avec l'Institut Pasteur où est conservée aujourd'hui sa vaste filmographie (plus de 400 films), passionnant point de rencontre entre art et science.



Révlant d'un coup la complexité de l'auto-organisation des plantes, la diversité de leurs processus vitaux (morphogénèse, reproduction, photosynthèse), les « herbiers cinématographiques » des années 1920 et 1930 ont joué un rôle fondateur dans l'approche moderne du monde végétal. En 1929, Jean Comandon avec son film « **La croissance des végétaux** », constitue le premier herbier proprement cinématographique, rassemblant une collection de formes végétales en mouvement en dix tableaux. De la corolle pelucheuse du pissenlit qui s'ouvre comme un éventail, au liseron pourpre qui croît en s'enroulant autour de son support, le film déroule une succession de séquences où se dessine l'ébauche d'un récit autour de la floraison et de la flétrissure des espèces végétales. Comandon utilise les ressources de la prise de vue image par image (une image toute les 120 secondes), formalisée par les aiguilles qui tournent sur le cadran d'une horloge domestique. La projection se faisant à l'allure de 16 vues par seconde, la vitesse des phénomènes reproduits est accélérée 200 fois environ.



VALÈRE COSTES

NÉ EN 1974. VIT ET TRAVAILLE À DIJON

Diplômé de l'École Nationale Supérieure d'Art de Dijon en 2000, Valère Costes est passionné par le milieu naturel qu'il a pu observer et expérimenter en différents points du globe. De façon décalée, il interroge l'idée nature à travers le prisme du monde technologique et scientifique. Dans ses œuvres, il intègre souvent des plantes qui semblent respirer et s'animer de mouvements aléatoires ou répétitifs grâce à des protocoles robotiques visant à simuler des phénomènes naturels. Ces dispositifs ou « simulacres » détournent, non sans humour, les méthodes, les codes et l'esthétique scientifique pour devenir de véritables objets métaphoriques de la respiration et de notre connexion au réel. Les sculptures que l'artiste produit ont toutes le charme de la low-tech et la tendresse du vivant. Articulées par des moteurs électriques et autres mécanismes bricolés, elles portent néanmoins un regard ironique sur ce qui est fait pour imiter le réel. Une façon de questionner avec justesse notre rapport au monde.

En 2021-2022, dans le cadre d'un programme du CNES (Centre National d'Etudes Spatiales), Valère Costes a réalisé une expérience artistique inspirée des recherches scientifiques menées sur l'agriculture dans l'Espace. La production de plantes dans l'espace est en effet devenue un enjeu essentiel pour les missions spatiales de longue durée et peut-être à plus long terme pour le développement de l'agriculture terrestre. C'est pourquoi les chercheurs de l'Agence spatiale européenne (ESA) développent depuis plus de 25 ans la culture de végétaux et de légumes au sein de la Station spatiale internationale (ISS). Le projet de Valère Costes, intitulé **Extrapolation for Space Agriculture (ESA)**, a consisté à étudier cette possibilité d'une agriculture spatiale en adaptant la méthodologie de l'expérience scientifique à son processus créatif. Il a ainsi mis en place une série de dispositifs mécaniques et électroniques soumettant une sélection d'espèces végétales à un entraînement spatial (impesanteur, perte des repères lumineux, humidité, etc.). Les conclusions de l'expérience sont rassemblées dans le grand herbier mural présenté dans l'exposition. On peut voir sur chaque panneau la nomenclature de la plante testée et son origine géographique, la description du dispositif utilisé pour favoriser sa croissance ainsi que la plante qui a pu s'adapter à ces conditions particulières. Ancré dans une poésie de la contrainte, le processus créatif déployé ici par Valère Costes porte un regard critique sur cet écosystème né en vase clos.



Extrapolation for Space Agriculture (ESA), 2021-2022

Réalisé dans le cadre de la résidence hors les murs

de l'observatoire de l'espace du CNES - Photo ©Valère Costes



JEAN-HENRI FABRE

(1823, SAINT-LÉONS EN LÉVÉZOU, AVEYRON -1915, SÉRIGNAN DU COMTAT)

La figure de Jean-Henri Fabre appartient à la famille des savants français honorés et reconnus dans le monde entier. C'est l'un des naturalistes les plus brillants et prolifiques du XIXème siècle – précurseur de l'éthologie – mais aussi poète, peintre, musicien, pédagogue, écrivain ou encore l'un des derniers encyclopédistes français. Autodidacte, il a construit son œuvre, scientifique et littéraire, dans un périmètre provençal compris entre Avignon et le mont Ventoux, arpenté durant huit décennies. Très tôt, il se passionne pour les sciences de la nature et déroule un parcours totalement atypique, éloigné des grandes institutions ou groupements de chercheurs. Observateur infatigable, il étudie sans répit la flore et les mœurs des insectes, effectue des recherches sur la garance et rassemble un savoir immense qu'il n'aura de cesse de transmettre, en tant qu'enseignant dans différentes écoles, d'Ajaccio à Avignon où il s'installe en 1853. Quinze ans plus tard, il est nommé conservateur du Muséum Requier, succédant à Esprit Requier, éminent naturaliste dont il fut l'ami. A la fin des années 1870, il achète le domaine de l'Harmas à Sérignan qui devient son « laboratoire à ciel ouvert » et où il rédigera son œuvre maitresse, les *Souvenirs entomologiques*. Reconnu par ses pairs, Jean-Henri Fabre a entretenu toute sa vie une abondante correspondance avec le philosophe anglais John Stuart Mill, Louis Pasteur ou encore Charles Darwin qui fut un grand admirateur du naturaliste.



HERBIER DE M. LEPELTIER

Exemple type des herbiers de botanistes contemporains de Jean-Henri Fabre, cet herbier en boîte de M. Lepeltier fascine par la richesse des plantes et la variété des espaces de collecte ainsi que par les compléments qui les accompagnent : enveloppes de graines, annotations et anecdotes, gravures rapportées, dessins, etc. Ce boîtier est le reflet de la curiosité grandissante pour la nature et la "démocratisation" de son étude au XIXe siècle.

Boite d'Herbier n°1791 de Mr. Lepeltier
21 feuillets, 96 feuilles, reflet d'une collecte
allant des années 1809 à 1871



JÉRÉMY GRIFFAUD

NÉ EN 1991. VIT ET TRAVAILLE À NICE

Jeune artiste diplômé du Pavillon Bosio à Monaco en 2017, Jérémy Griffaud appartient à cette génération d'artistes parfois qualifiés de "post-internet" qui, nés avec l'avènement de la culture numérique et ses changements esthétiques, mélangent les registres et qualités d'images. Plus concrètement, il peint des aquarelles d'un monde imaginaire qu'il numérise puis anime au moyen de l'ordinateur. Ces animations sont visibles sous la forme de films, mais aussi en réalité virtuelle ou au sein d'installations vidéo immersives. Aussi imaginatifs qu'ils soient, ses mondes parallèles, colorés et hypnotiques, se rattachent tous aux problématiques de notre temps en questionnant principalement la relation qu'entretient l'homme avec la Nature. Ses courts métrages sont régulièrement projetés dans festival internationaux du film d'animation. En 2021, son film *Dungeon* remporte le prix de la meilleure animation au Festival du film de Boden en Suède et à Emerald Peacock à Saint-Petersbourg.



A la fois film d'animation, installation en réalité virtuelle, animation interactive VR 360° et dessins à l'aquarelle, *The Origin of Things* forme une sorte de projet transmédia, moteur d'une expérience unique de narration au travers de différents supports. L'exposition a choisi de présenter l'installation en réalité virtuelle associée aux dessins qui ont nourri le film. Immérgé dans un univers forestier luxuriant et psychédélique, le spectateur coiffé d'un casque VR assiste au conflit qui oppose une usine futuriste avec ses experts en biochimie et une forêt transgénique, exploitée depuis des années, qui se soulève face à son asservissement. Des végétaux mutants et armés organisent la résistance des écosystèmes, des techniciens en combinaison travaillent à la chaîne où un mystérieux plasma apparaît, autant de motifs étranges et inquiétants habitent cette narration qui nous plonge au cœur des dessins peints par l'artiste. D'une écriture plastique expressive et parfois nerveuse, ceux-ci jouent intensément sur l'expression de la couleur à l'aquarelle avec ses débordements fluides, ses jeux de lumière et ses vibrations. *The Origin of Things* évoque la transformation du vivant et notre rapport à la nature qui évolue au gré des innovations scientifiques et des besoins économiques. A l'heure de l'intelligence artificielle, de la robotique et de la chimie biomoléculaire, et plus généralement, vis-à-vis de nos préoccupations écologiques actuelles, que représente la biodiversité pour l'homme aujourd'hui ?





with the pink colour of the skin here.

FABRICE HYBER

NÉ EN 1969. VIT ET TRAVAILLE À PARIS ET EN VENDÉE

Fabrice Hyber est l'auteur d'un vaste chantier artistique qui convoque toutes les dimensions de l'expérience humaine. Après des études de mathématiques et un parcours à l'École des Beaux-Arts de Nantes, il place très vite l'articulation entre l'art et la science au centre de sa démarche. En dialogue permanent avec de multiples disciplines telles que la physique, les neurosciences ou l'astronomie, son œuvre porte une réflexion sur l'homme et son devenir face au développement scientifique et aux mutations des espèces. En parallèle, il crée des systèmes autour de la production artistique avec des entreprises, des scientifiques et des laboratoires à travers le monde. D'un point de vue formel, l'artiste part invariablement du dessin et de la peinture pour investir toutes les modes d'expression qui se développent en écho, d'un médium à un autre. Fabrice Hyber a été lauréat du Lion d'Or de la Biennale de Venise en 1997, et élu membre de l'Académie des Beaux-Arts en 2018. Son travail bénéficie d'une présentation et d'une attention très forte sur la scène internationale.



La question environnementale est très saillante dans l'œuvre de Fabrice Hyber et la nature sa grande inspiratrice. Depuis plus de trente ans, il compose avec elle, notamment dans sa vallée vendéenne où il a semé des arbres, vouant une partie de son travail à la préservation d'écosystèmes. Le déclic se produit à l'aube de ses trente ans, lorsqu'il rachète les terres de son enfance désertées par les activités agricoles, pour y replanter et protéger ce coin de nature de l'agriculture intensive. Un projet hors norme qui abrite aujourd'hui des milliers d'espèces et un lieu d'échanges sur la nature, accessible à tous. Dans l'épisode 1 du film « **La Vallée** », réalisé à l'occasion de l'exposition éponyme à la Fondation Cartier, la caméra suit Fabrice Hyber au lieu-dit La Serrie. L'artiste raconte comment est née cette forêt aux 100 000 arbres d'essences variées, peuplée d'animaux sauvages et d'oiseaux au chant envoûtant. Les longues séquences de l'artiste peignant dans ses ateliers aménagés dans d'anciens bâtiments agricoles dévoilent le lien profond entre son œuvre et la Vallée, lieu de vie et de création. Un glissement s'opère entre la forêt parcourue, les arbres dessinés et la couleur verte fluorescente qui coule sur le papier de façon organique, telle une sève. « Oui, mon vert vient d'ici, c'est celui de la jeune pousse », confirme l'intéressé dans une complicité fusionnelle avec le paysage. C'est ainsi que les cycles de la vie s'exposent dans ses toiles comme dans la forêt qu'il a créée.

BENJAMIN JUST

NÉ EN 1969. VIT ET TRAVAILLE À LYON

Formé à la prestigieuse Ecole d'art et de design Boulles, Benjamin Just travaille en collaboration avec des forestiers, des menuisiers et des élagueurs pour raconter les liens entre les hommes et les arbres, et les menaces qui pèsent sur ces écosystèmes fragiles. Ses œuvres, entre sculptures monumentales, installations interactives, vidéos, photographies, jouent sur la dichotomie entre nature et culture. Chacune à leur manière évoque l'idée d'un milieu naturel instrumentalisé par l'homme qui tend à rationaliser la nature à des fins mercantiles ou à l'uniformiser pour créer des esthétiques qui lui conviennent. « Chaque paysage existe d'un équilibre précaire entre nature et culture où l'arbre devient le théâtre de la main de l'homme », souligne l'artiste qui se plaît à mettre en dialogue des savoir-faire et des traditions ancestrales du travail du bois avec des technologies de pointe (scanner 3D, fraisage CNC, robotique, impression 3D, programmation), rappelant ainsi que la science est au service de la pensée, du beau et non l'inverse.



Photo : Jacqui Dean © Benjamin Just



Cette forêt résiliente est une installation faite de sculptures interactives. Elle place l'observateur face au phénomène de déforestation mondiale, abordé ici à travers une représentation de la forêt française. Tout d'abord, des images satellites en temps réel et disponibles sur le site internet globalforestwatch.org, projettent sur le mur une représentation graphique de la perte de parcelles forestières à travers le monde. Au sol, sept souches de bois sont disposées sur de petits supports d'essences et de diamètres différents. Comme un motif dont la multiplication ferait écho à l'arrangement artificiel de nos forêts, elles dessinent un paysage. On pourrait croire, par leur forme similaire, qu'elles sont toutes le clone de l'autre.

En fait, chaque souche est unique et provient de parcelles différentes en France. L'artiste a découpé chaque rondelle en suivant les cernes de l'arbre puis les a motorisées de façon à induire un mouvement. Ainsi, à chaque fois qu'une déforestation est détectée, une souche s'éclaire et s'anime progressivement, accompagnée par la diffusion d'une matière sonore enregistrée dans différentes forêts. Témoin d'un désastre et en même temps élément constitutif d'une beauté sans fin, le bois respire encore malgré notre consommation démesurée. L'installation interroge nos techniques sylvicoles et nos modes d'exploitation. Elle ouvre une réflexion sur l'avenir de nos ressources et leur utilisation.

Forêt résiliente, 2021-2023 © Benjamin Just

LAURENT PERNOT

NÉ EN 1980. VIT ET TRAVAILLE À PARIS

Diplômé de l'Université de Paris VIII et de l'École du Fresnoy, Studio national d'art contemporain, Laurent Pernot façonne depuis une quinzaine d'années une œuvre polymorphe à travers différents médias : projection vidéo, installation, photographie et détournement d'objets. Sa poésie a pour ressort principal les interactions entre l'homme et la nature, le flux du temps, l'impermanence des choses, le visible et l'invisible rendus perceptibles par une certaine utilisation de la lumière et par un langage visuel subtil, poussant fortement à la contemplation. Il puise souvent la matière première de ses œuvres dans le quotidien qu'il sublime par fragment pour façonner des mises en scènes dont les narrations convoquent le genre littéraire, l'imaginaire des sciences ou de l'histoire. Nourries de ces références savantes, ses œuvres sont empreintes d'une douceur inquiète qui creuse la profondeur du temps. Elles manifestent toutes la perte ou la disparition et induisent la sensation d'un monde flottant dont la fragilité nous menace.

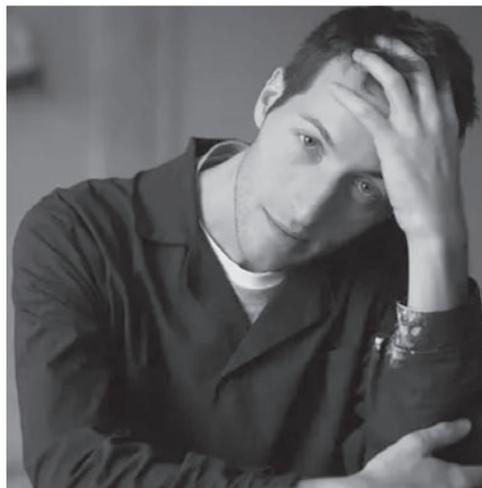
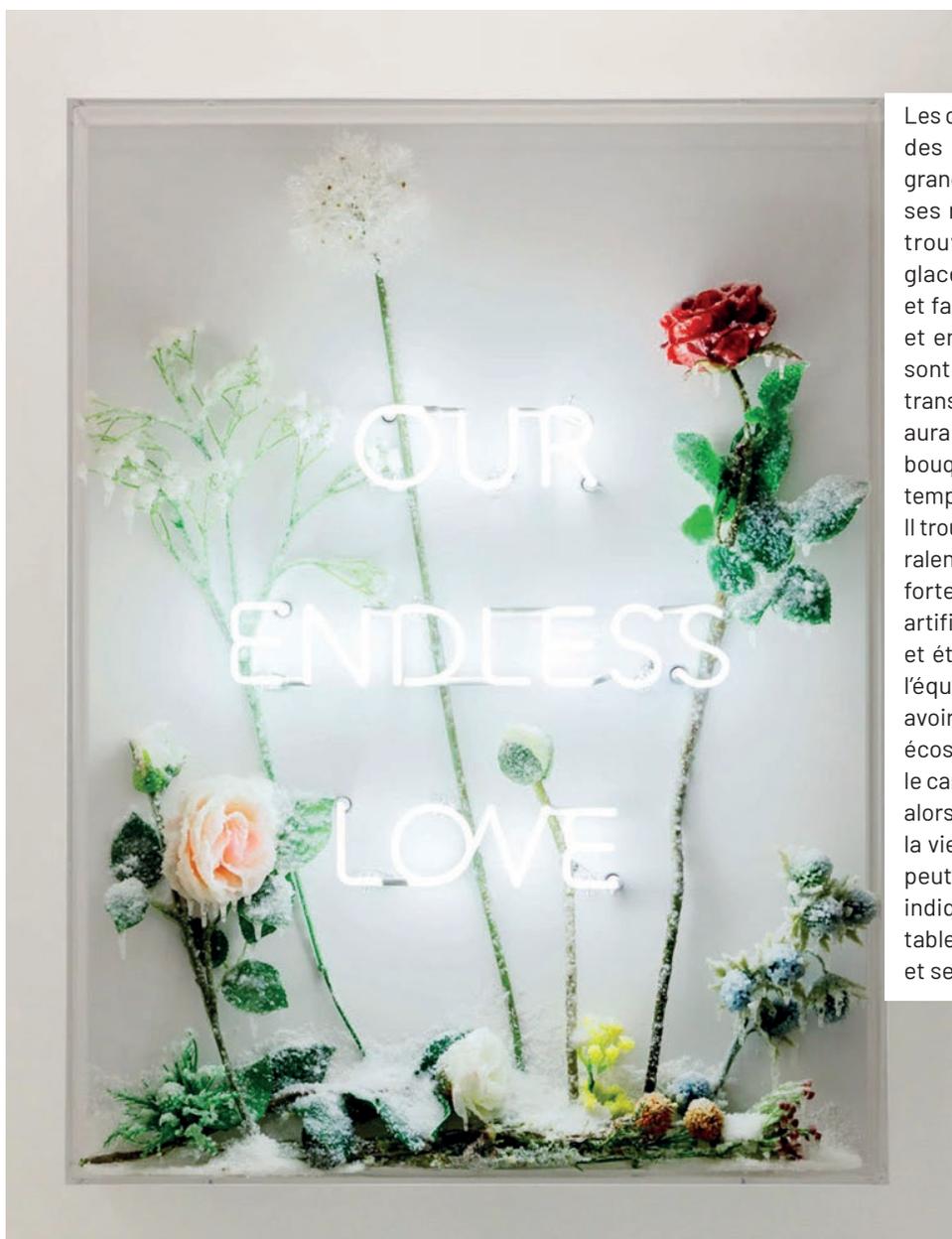


Photo : Evgenia Smolianskaia © Laurent Pernot



Les œuvres de Laurent Pernot sont souvent des figures du temps qui revisitent les grands genres de l'histoire de l'art comme ses natures mortes constituées d'objets trouvés qu'il recouvre de couches de glace. Il en est ainsi de cet énigmatique et fascinant tableau où des roses, en fleur et en bouton, du gypsophile, du mimosa, sont disposés à plat au fond d'un caisson transparent, à la manière d'un herbier qui aurait congelé. En apparence réaliste, ce bouquet figé par la résine et surtout dans le temps, semble provenir d'une autre époque. Il trouble par sa vision du temps de l'ordre du ralentissement, voire de la paralysie, et joue fortement sur l'ambivalence entre réel et artificiel, survivance et disparition, finitude et éternité. Avec le givre qui les recouvre, l'équilibre fragile de ces plantes semble avoir été altéré. Une existence en péril, un écosystème paralysé, un commentaire sur le caractère vulnérable de ces êtres semble alors se dessiner. Mais si le froid peut flétrir la vie, il préserve tout autant le vivant qu'il peut rendre éternel. C'est ce que semble indiquer les lettres en néon au centre du tableau qui rappelle notre lien, indéfectible et sentimental, pour la nature.

Our Endless Love, 2021 - Photo : Mike Derez. © Laurent Pernot.

Courtesy of the artist and Galerie Marguo



Photo : Ian Lagarde © Sabrina Ratté

SABRINA RATTÉ

NÉ EN 1982. VIT ET TRAVAILLE À MONTRÉAL

La pratique artistique de Sabrina Ratté évolue à la frontière des arts plastiques, de la scénographie, de la performance et de la musique. L'artiste s'intéresse principalement aux multiples manifestations de l'image en associant continuellement les nouvelles technologies aux anciennes (vidéo analogique, animation 3D, photographie, impression, photogrammétrie, sculpture, réalité virtuelle...) pour créer des univers tridimensionnels, oniriques et envoûtants. Ce mixage d'outils de différentes époques lui permet d'explorer sous des formes sans cesse renouvelées les thèmes qui traversent ses œuvres : l'influence qu'exercent l'architecture et l'environnement numérique sur notre perception du monde, la relation que nous entretenons avec l'aspect virtuel de l'existence, la fusion entre technologie et monde organique. Ses œuvres se situent à mi-chemin entre l'abstraction et le figuratif, le paysage et l'architecture, et sur la fine ligne qui sépare le réel du virtuel. Son travail a été présenté dans plusieurs institutions internationales telles que le Centre Georges Pompidou à Paris, le Centre PHI à Montréal et le Whitney Museum of Art à New York. Elle a été distinguée par le Sobey Art Award (CAN) en 2020.



Floralia, 2021 - Photo ©Greg Carideo - courtesy of Arsenal Contemporary Art

Floralia est inspirée par les écrits de Donna J. Haraway, philosophe des sciences, professeure en sciences humaines de l'université de Californie à Santa Cruz et une des pionnières du cyberféminisme. Située quelque part entre le monde physique et le monde virtuel, cette œuvre nous plonge dans un futur spéculatif, une utopie numérique étrangement familière où des échantillons d'espèces végétales disparues sont préservés et exposés dans une salle d'archives virtuelles. Grâce au montage et à des stratégies visuelles, cette salle d'archives se transforme sporadiquement sous l'effet des interférences causées par la mémoire émanant des plantes répertoriées, révélant les traces d'un passé qui continue de hanter les lieux. **Floralia** est une simulation d'écosystèmes nés de la fusion de la technologie et de la matière organique, où le passé et le futur coexistent dans une tension perpétuelle du présent.



MAX REICHMANN

(1884, STRASBOURG -1958, SAN FRANCISCO)

Max Reichmann est un réalisateur et scénariste allemand, auteur de quelques films à succès dans l'entre-deux-guerres. Après avoir été assistant sur plusieurs productions allemandes, il débute réellement sa carrière de réalisateur à la jonction du muet et du cinéma sonore émergent. Au début des années 1920, la grande entreprise chimique d'outre-Rhin BASF, souhaitant promouvoir un engrais, demande à Max Reichmann de filmer la vie du monde végétal. Une première dans l'histoire du cinéma à laquelle le réalisateur consacre quatre ans de tournage et des moyens conséquents. Dès sa sortie « Le miracle des fleurs » remporte un large succès public. Dans les années 1930, la montée du nazisme contraint Reichmann qui était juif, à quitter l'Allemagne pour s'exiler en France puis aux Etats-Unis où il mourra en 1958.



Bien que le fruit d'une commande d'un industriel visant à démontrer les bienfaits d'un produit chimique, **Le Miracle des fleurs**, est une œuvre d'une grande poésie visuelle où la croissance des végétaux est montrée par des danses et des mimes alternant avec des prises de vues de la pousse des plantes en accéléré. En cinq actes, tout est montré, de la germination à la mort, en passant par la floraison, la fructification et la fanaison du lilas, des orchidées, du muguet, des cactus et même des plants de concombre. **Le Miracle des fleurs** est un document historique sur les progrès techniques des années 1920 et le tout premier film dédié à la vie des plantes. En 1926, toute l'Allemagne se presse pour découvrir ce film qui fascinera des générations de spectateurs au premier rang desquels, Walter Benjamin qui y verra « une réserve d'images inédites du monde ».

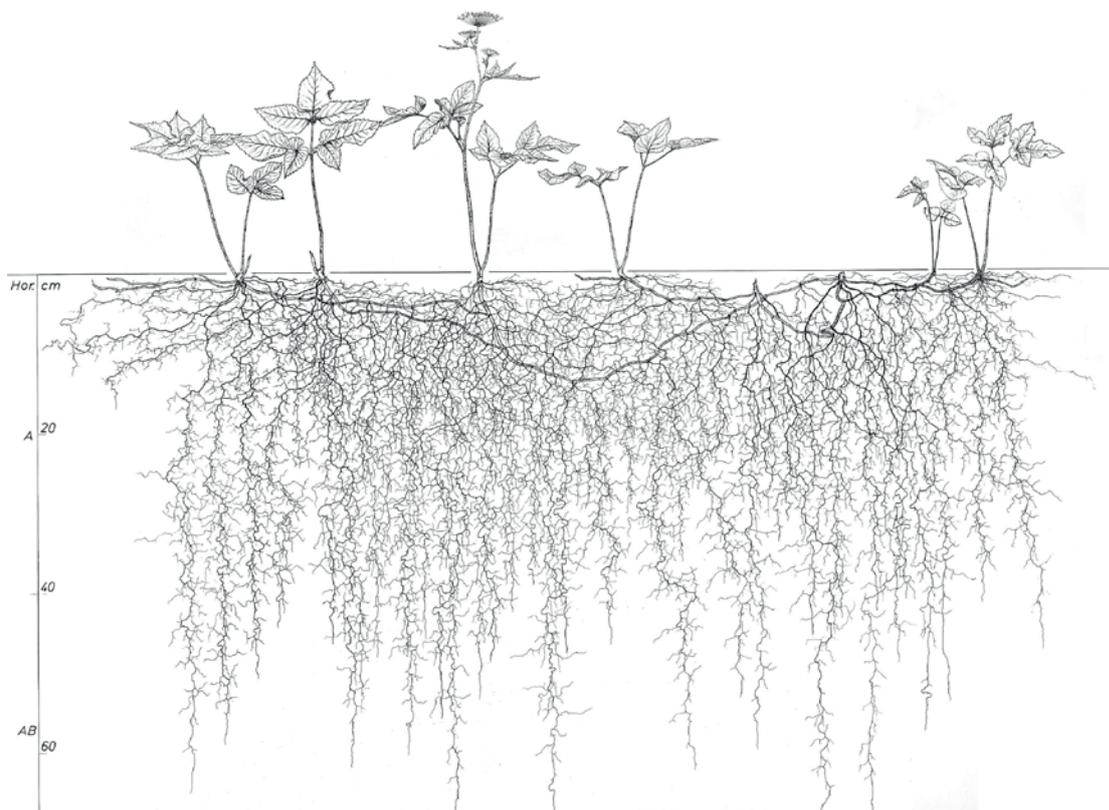
AURÈCE VETTIER

VIT ET TRAVAILLE À PARIS

aurèce vettier (nom formé à l'aide d'un algorithme) est un projet artistique fondé par Paul Mouginot en 2019. Il vise à repousser les limites des processus créatifs en combinant l'intelligence artificielle, la poésie et les techniques traditionnelles des métiers d'art. Le travail artistique d'aurèce vettier se situe à un point d'articulation entre un espace « data » ou virtuel, celui de l'IA, et l'espace réel dans lequel nous existons. A l'aide d'algorithmes et de données mathématiques puissantes, l'artiste explore de nouvelles formes qu'il va ensuite matérialiser en objets tangibles à l'aide de l'huile sur toile ou de la sculpture sur bronze. Les objets ainsi générés par la machine ne constituent pas une fin en soi mais plutôt une matière première élargissant les possibilités conceptuelles de l'artiste qui façonne systématiquement ses œuvres de sa main. S'inscrivant dans le sillon tracé par Vera Molnar à partir des années 50, aurèce vettier renouvelle le dialogue entre la machine et l'artiste par une approche particulièrement sensible, ouverte et hybride.



areal.collect(128) - Photo ©aurèce vettier



ATLAS RACINAIRE

WURZELATLAS, *Mitteuropäischer ackerunkrauter und Kulturpflanzen*, 1960

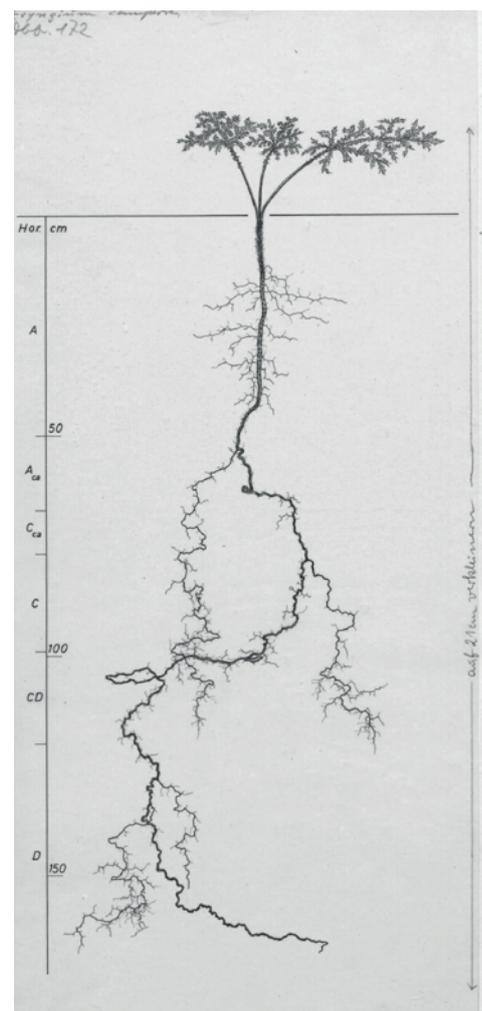
Atlas racinaire

Sous la direction de Lore Kutschera

Cet Atlas racinaire constitue une collection unique au monde de plus de 1000 dessins réalisés à la main par quatre botanistes à partir des années 1960. Ce trésor qui dormait dans un institut de botanique en Autriche, est sauvé de l'oubli en 2006 par un chercheur qui décide de le publier.

A la croisée de l'art et de la botanique, il est le fruit d'un travail titanesque d'excavation, d'observation et de figuration des racines, mené par la naturaliste Lore Kutschera (1917-2008). Une quête assidue de plus de quarante ans qui dépeint les systèmes racinaires des plantes européennes communes, enrichies de quelques espèces exotiques remarquables. Toutes sortes d'espèces y sont représentées: plantes cultivées ou mauvaises herbes, de prairie, de forêts, de zones marécageuses, des arbustes alpins, des orchidées sauvages, etc.... On peut y voir des systèmes aussi différents que celui du chardon dont la plante ne mesure pas plus de quelques centimètres mais dont les racines s'étendent jusqu'à 1,20 m sous la terre, ou celui de la ronce des tourbières qui colonisent le sol par grosses arborescences horizontales.

Tracés à l'encre, d'une plume savante et inspirée, les dessins mêlent art et science. Ils émerveillent par leur beauté tout en constituant pour la science une anthologie où puiser des données précieuses pour une meilleure compréhension des racines. En quelques années, l'Atlas racinaire est devenu une vraie référence en matière de science agronomique, accompagnant l'engouement nouveau porté aux racines, les grandes oubliées de la botanique.



LISTE DES OEUVRES

DONATIEN AUBERT

Les jardins cybernétiques (Chrysalides n°1 et n°2)

2020

Dispositifs interactifs sonores et lumineux

Capteur à ultrasons, LED horticoles, microcontrôleur Arduino, microordinateur Raspberry Pi, inox poli miroir, impression 3D, plexiglas, aluminium, argile, terre, végétaux (*adiantum*, *nephrolepis*, *schefflera*, *chamedorea* pour la Chrysalide n°1 et *philodendron*, *alocasia*, *asplenium* pour la Chrysalide n°2)

Disparues (tirages photographiques)

2020

Série de cinq rendus en images de synthèse,

tirés sur verre : *Streblorrhiza speciosa* (21,3 x 24,3 cm) ; *Trochetiopsis melanoxydon* (22 x 24,3 cm) ; *Ochrosia tahitensis* (28,1 x 24,3 cm) ; *Psiadia schweinfurthii* (15,3 x 24,3 cm) ; *Nesiota elliptica* (15,7 x 24,3 cm)

Disparues (bouquet)

2020

Polyamide, impression 3D, LED, aluminium, plexiglas,

contreplaqué bakéliné

45 x 45 x 164 cm

KARL BLOSSFLEDT

Urformen der Kunst

1928

ed. Wasmuth, Berlin

BETTY BUI

Respirations

2001

Vidéo, boucle 2'

MIGUEL CHEVALIER

Meta-Nature IA

2023

Vidéo projection avec IA

THIERRY COHEN

Carbon Catcher #20

2018

Photographie, tirage pigmentaire, caisson lumineux

Forêt de Bialowieza Pologne

JEAN COMANDON

La croissance des végétaux

1929

12 min, noir et blanc

VALÈRE COSTES

ESA (Extrapolation for Space Agriculture)

2021-2022

Herbiers résultant de l'expérience ESA - Réalisé dans le cadre de la résidence hors les murs de l'observatoire de l'espace du CNES

JEAN-HENRI FABRE

3 planches de l'Herbier Requier

1849-1852

Collection du Muséum Requier

JÉRÉMY GRIFFAUD

The Origin of Things, POWERPLANT

2022

Vidéo VR en 360°

FABRICE HYBER

La Vallée, épisode 1

2022

Réalisation Karim Hapette et Michaël Huard

Production Fondation Cartier pour l'art contemporain

15mn30

BENJAMIN JUST

Forêt résiliente

2021-2023

Projet en cours, installation interactive, spatialisation sonore, vidéo projection, bois

Dimensions variables

LAURENT PERNOT

Our endless love

2021

Néon, boîte en Plexiglas, fleurs, résine, glace et neige artificielle, néon, câble électrique

80 x 60 x 13 cm

SABRINA RATTÉ

Floralia

2021

Installation vidéo, papier peint

Conception sonore par Andrea-Jane Cornell

MAX REICHMANN

Le Miracle des fleurs

1926

Film muet, noir et blanc, 1h21 (extrait)

Production : BASF et Unterrichtsfilm Gmbh Arte EDITION

AURÈCE VETTIER

areal.collect(128)

AV-2021-U-143

Huile sur toile et formes générées par IA

220 cm x 185 cm

Bitter-hemp

(AV-2022-U-251, AV-2022-U-252, AV-2022-U-253, AV-2022-U-254, AV-2022-U-255)

Ensemble de sculptures en bronze, formes générées par IA

Dimensions : 308 cm, 304 cm, 220 cm, 208 cm, 188 cm

VISUELS DISPONIBLES POUR LA PRESSE



THIERRY COHEN

Carbon catcher #20

2018

Série en cours

Photographie, tirage pigmentaire,
caisson lumineux

229 x 154 cm

Photo : Thierry Cohen © Thierry Cohen.

Courtesy of the artist



JÉRÉMY GRIFFAUD

The Origin of Things, POWERPLANT

2022

Vidéo VR en 360°

Photo : Jérémy Griffaud © Jérémy

Griffaud. Courtesy of the artist



SABRINA RATTE

Floralia

2021

Installation vidéo, papier peint

Conception sonore par Andrea-Jane Cornell

Photo : Sabrina Ratté © Sabrina Ratté.

Courtesy of the artist



DONATIEN AUBERT

Les jardins cybernétiques (Chrysalides n°1)

Les jardins cybernétiques (Chrysalides n°2)

2020

Dispositifs interactifs sonores et lumineux

Capteur à ultrasons, LED horticoles, microcontrôleur Arduino,
microordinateur Raspberry Pi, inox poli miroir, impression 3D, plexiglas,
aluminium, argile, terre, végétaux

82,2 x 64,8 x 75,1 cm - 75,9 x 62,3 x 78 cm

Photo : Donatien Aubert © Donatien Aubert. Courtesy of the artist



BENJAMIN JUST

Forêt résiliente

2021-2023

Projet en cours

installation interactive, spatialisation sonore, vidéo projection, bois
Dimensions variables

Photo : Benjamin Just © Benjamin Just. Courtesy of the artist



MIGUEL CHEVALIER

Meta-Nature IA

2023

Installation numérique générative infinie

Logiciel : Claude Micheli

Photo : Miguel Chevalier © Miguel Chevalier. Courtesy of the artist



LAURENT PERNOT

Our endless love

2021

Néon, boîte en Plexiglas, fleurs, résine, glace et neige artificielle,
néon, câble électrique

80 x 60 x 13 cm

Photo : Mike Derez. © Laurent Pernot.

Courtesy of the artist and Galerie Marguo



AURÈCE VETTIER

areal.collect(128)

AV-2021-U-143

Huile sur toile et formes générées par IA

220 cm x 185 cm

Photo : aurèce vettier © aurèce vettier. Courtesy of the artist

MÉCÈNES

EDIS - RÉGIS ROQUETTE

EDIS est un fonds de dotation créé en 2012 à l'initiative de Régis Roquette. Investi d'une mission d'intérêt général, le fonds de dotation a pour mission de soutenir la création innovante, celle qui surgit de la rencontre des arts, des technologies et des sciences, et d'en assurer la transmission au plus grand nombre. Dans ce cadre, EDIS collecte les fonds nécessaires au fonctionnement et à la programmation du Grenier à sel.

Régis Roquette est un héritier de l'entreprise familiale Roquette, créée en 1933 dans le Nord de la France par son grand-père et aujourd'hui leader mondial des ingrédients d'origine végétale pour l'agroalimentaire et la pharmacie. Il a fait le choix de consacrer sa fortune personnelle au soutien à l'art contemporain, à travers la création d'EDIS en 2012 et le rachat du Grenier à sel en 2017. Fidèle à l'esprit originel du mécénat en France, Régis Roquette agit par pure philanthropie et veille à ce que les actions d'EDIS soient accessibles gratuitement à tous les publics.



CBA

Depuis plus de 30 ans, CBA édite des logiciels de gestion pour les professions médicales. Leader français sur ce domaine, l'entreprise accompagne plus de 30 000 infirmiers et infirmières libérales avec My Agathe e.motion, la solution de télétransmission la plus plébiscitée. CBA c'est surtout une entreprise familiale, locale et engagée, de 160 collaborateurs, installée en Provence dans des locaux éco-construits qui abritent une micro-crèche où s'ébrouent 10 minots au son des cigales et un espace ouvert sur l'art, la création et les rencontres.



CBA est mécène du Grenier à sel depuis 2020.



LE GRENIER À SEL

Situé dans un monument historique réhabilité par Jean-Michel Wilmotte, le Grenier à sel est un lieu culturel dédié aux nouvelles formes d'expressions artistiques. Rythmée par des expositions, performances, résidences, spectacles, ateliers et rencontres, sa programmation pluridisciplinaire relie l'art, la science et les technologies du monde contemporain.

Le Grenier à sel existe grâce au fonds de dotation EDIS, organisme d'intérêt général créé par le mécène philanthrope Régis Roquette et dont la vocation est de soutenir et diffuser les pratiques artistiques émergentes. C'est grâce à ce soutien majeur que le Grenier à sel offre la gratuité de ses expositions à tous les publics, fait remarquable pour un lieu culturel 100% privé.

Cet ancien Grenier à sel de la ville, dont l'origine remonte au XIV^{ème} siècle, est situé au cœur d'Avignon, à proximité immédiate du Palais des Papes. Plusieurs fois démoli, il a été reconstruit en 1758 par l'architecte Jean-Ange Brun et classé monument historique en 1984. Dressé face au Rhône avec sa belle façade Louis XV, il rappelle par son architecture et son implantation l'importance du sel dans la société de l'Ancien Régime. EDIS investit en 2018 ce lieu emblématique de la ville, pour déployer ses activités dans les deux anciens « greniers » avec leur imposante hauteur sous plafond et une surface totale accessible au public de 450 m².

Quelques évènements marquants depuis 2018 :

- Exposition **PLANÈTE LABORATOIRE**, HeHe (Helen Evans et Heiko Hansen), 2018
- Exposition **SANS GRAVITÉ**, Chroniques – Biennale des Imaginaires Numériques, 2019
- Exposition **J'AI FAIT TA MAISON DANS MA BOÎTE CRÂNIENNE**, Jeanne Susplugas, 2020
- Festival **AIRES NUMÉRIQUES #2**, Julie Desmet-Weaver – Laurent Bazin, 2021
- Exposition **LUMIÈRE ESPACE TEMPS**, Hommage à Nicolas Schöffer, 2021
- Exposition **BERLIOZ TRIP ORCHESTRA**, avec l'Orchestre national Avignon Provence, 2022
- Exposition **LA MÉCANIQUE DU TRAIT**, Le dessin contemporain à travers 12 artistes, 2022
- Exposition **SAMUEL ROUSSEAU**, 2023

En 2023, le Grenier à sel a été identifié par **Beaux-Arts Magazine** comme l'un des 4 lieux incontournables de l'art numérique en France et en Europe.

L'ÉQUIPE DU GRENIER À SEL

Président-fondateur : **Régis Roquette**

Direction : **Véronique Baton**

Production - partenariats : **Raphaëlle Madelin**

Communication : **Pauline Grison**

Médiation : **Marion Vernerey**



AVIGNON 07 OCT. > 20 DÉC. 2023

CE QUE DISENT LES PLANTES

EXPOSITION

CONTACT PRESSE

Pascal Scotto

Tél : +33 (0)6 11 13 64 48

pascal.scotto@gmail.com

VISITE PRESSE

Vendredi 6 octobre à 14h30



LE GRENIER À SEL
ART & INNOVATION